

grossiers, dont l'influence est encore sensible dans tous les *alphabets*. Ces élémens des langues doivent, par la nature-même des choses, rester brutes et informes. Dès l'origine de l'écriture, les inscriptions, les livres, les monumens se multiplient, et l'on ne s'apperçoit des imperfections d'un alphabet, que lorsqu'on est dans une espèce d'impossibilité de le changer; car on ne reconnoitroit bientôt plus les écrits antérieurs à la correction. Plus on avance cependant, plus les écrits se multiplient en suivant l'ancienne forme d'alphabet, et plus s'accroît la difficulté d'une réforme. On en vient enfin à n'avoir plus aucune envie d'y apporter remède, et c'est le point où nous en sommes: on finit par en respecter les vieux défauts, consacrés par des siècles d'usage; et l'on traite de *néologues*, de novateurs téméraires, ceux qui perdent le respect dû au monument antique de l'imperfection de l'art naissant. La raison cependant plus forte que les préjugés, se liguant avec le tems, amène parfois à la sourdine quelques légères mutations, dont les accadémies font grand bruit, sitôt qu'elles s'en apperçoivent: ainsi tous les vieux musiciens s'élevèrent en tumulte contre *J. J. Rousseau*, qui proposoit un nouvel alphabet musical. Voyons si malgré les clameurs d'usage, nous ne pourrons pas faire adopter à quelques esprits impartiaux l'idée